

BASE MILITAIRE RADAR

Dès 1940, les Britanniques, en état de siège, envoient Edward George Bowen aux États-Unis afin de partager des informations entre alliés; ils ont déjà communiqué avec le gouvernement canadien en 1939, afin de développer et améliorer les appareils de détection; le système opérationnel électronique de télédétection joue un rôle crucial dans le conflit. Ainsi, le radar devient partie intégrante de l'histoire de l'électronique et un des fondements de la stratégie militaire du 20^e siècle. Le néologisme radar, créé en 1942 par la marine américaine (*US Navy*), remplace le sigle des Britanniques, soit *RDF (Radio Direction Finding)*.

Dans le village de Parent, en Haute-Mauricie, une soixantaine de jeunes hommes s'enrôlent en 1942 dont, entre autres : Yves Couvrette, Gérard Simard, ainsi que Pierre et Donat Casoni.

En 1945, la cessation physique des hostilités de la Seconde Guerre mondiale n'a cependant pas éliminé les tensions : la Guerre froide s'installe. Les États-Unis craignent une attaque aérienne passant par le territoire canadien; ainsi, sous juridiction canado-américaine, un réseau de 33 stations de radar s'étend le long du 49^e parallèle. La ligne Pinetree était née; elle couvrait Terre-Neuve jusqu'à l'île de Vancouver.

En 1949, de hauts gradés militaires débarquent à Parent; par sa montagne et son accessibilité en train, le village est choisi pour y établir une base militaire. La construction débute en 1952 : d'énormes bâtiments accueillent les militaires du 14^e escadron de la Royal Canadian Air Force en 1953. Le 4 janvier 1954, la base Radar devient réalité; à Casey, à quelques kilomètres, une piste d'atterrissage de 10,000 pieds et des bâtiments accueillent les aviateurs. Ces derniers organisent beaucoup d'activités et la population parentoise y participe, que ce soit pour s'amuser sur la patinoire militaire ou jouer des symphonies interprétées par la fanfare du Radar. Cependant, n'entre pas qui le souhaite : une guérite avec policiers militaires qui veillent à la sécurité de la base, ce qui n'empêche pas la circulation des civils et des militaires grâce au réseau d'autobus entre

le village et la base. D'ailleurs, fait cocasse, les nouveaux venus à la base, semble-t-il, devaient, lors de leur accueil à la gare, embrasser l'original de l'hôtel Commercial pour devenir militaires à part entière sur la base!

Sur le site de la base radar, en 1954, se trouvent : une station de radio, une tour sur la montagne, deux écoles dont l'une catholique et l'autre protestante, des habitations modernes pour les officiers et leurs familles, deux bâtisses de 60 chambres et une cafétéria pouvant recevoir 400 personnes. Un centre récréatif avec piscine, gymnase, restaurant, théâtre et salle de quilles permet la détente. Les sportifs ne sont pas en reste : plage, terrains de golf et de football, courts de tennis, patinoire, pentes de ski, etc. S'implantent évidemment une église, un hôpital et des garages; en 1962, de nouvelles résidences sont ajoutées. Ce complexe militaire est évalué à 90 millions de dollars; la firme Pentagone, compagnie de construction de Montréal, l'a créé. Le plus haut sommet montagneux de la région environnante veille à la fois sur le village de Parent et la sécurité de deux nations.

Ainsi, en avril 1961, une alerte rouge est déclenchée à la base : une invasion à Cuba pour déloger Fidel Castro et ses troupes engendre la peur d'une réplique soviétique liée à ce dernier. Durant plus de 10 jours, le Radar sera sur le qui-vive et le retrait des mercenaires viendra clore cet épisode.

Toutefois, le mois de mars 1964 reste gravé dans la mémoire collective; un incendie détruit la gare et le 20 mars, la base Radar de Parent est définitivement fermée. Les lignes Mid-Canada et Dew remplacent successivement celle de Parent, en étant plus au nord, avec une technologie plus avancée.

Un camp d'internement à environ 100 km de Parent pendant la Seconde Guerre mondiale?

Lorsque, en 1939, l'Allemagne déferle sur l'Europe, l'Angleterre, la France et le Canada lui déclarent la guerre.

Paul-Léon Rivard, médecin âgé de 39 ans et résidant à Clova, un

petit village forestier et bastion de la Compagnie Internationale de Papier (CIP), attend son appel puisqu'il était capitaine de réserve du célèbre régiment de Châteauguay de Québec. Malgré de nombreuses tentatives de sa part, le haut-commandement le prédestine à un rôle différent.

En 1943, vêtu de son uniforme, Paul Rivard regarde défiler une centaine de soldats allemands et de pilotes de la Luftwaffe abattus en Angleterre, ainsi que des marins et officiers du Bismarck, l'orgueil de la marine allemande, et qui descendent la grande rue de Clova. Le docteur Rivard gère l'administration militaire de deux camps de prisonniers de guerre, situés à 60 km de Clova, tout en étant surveillant médical pour eux.

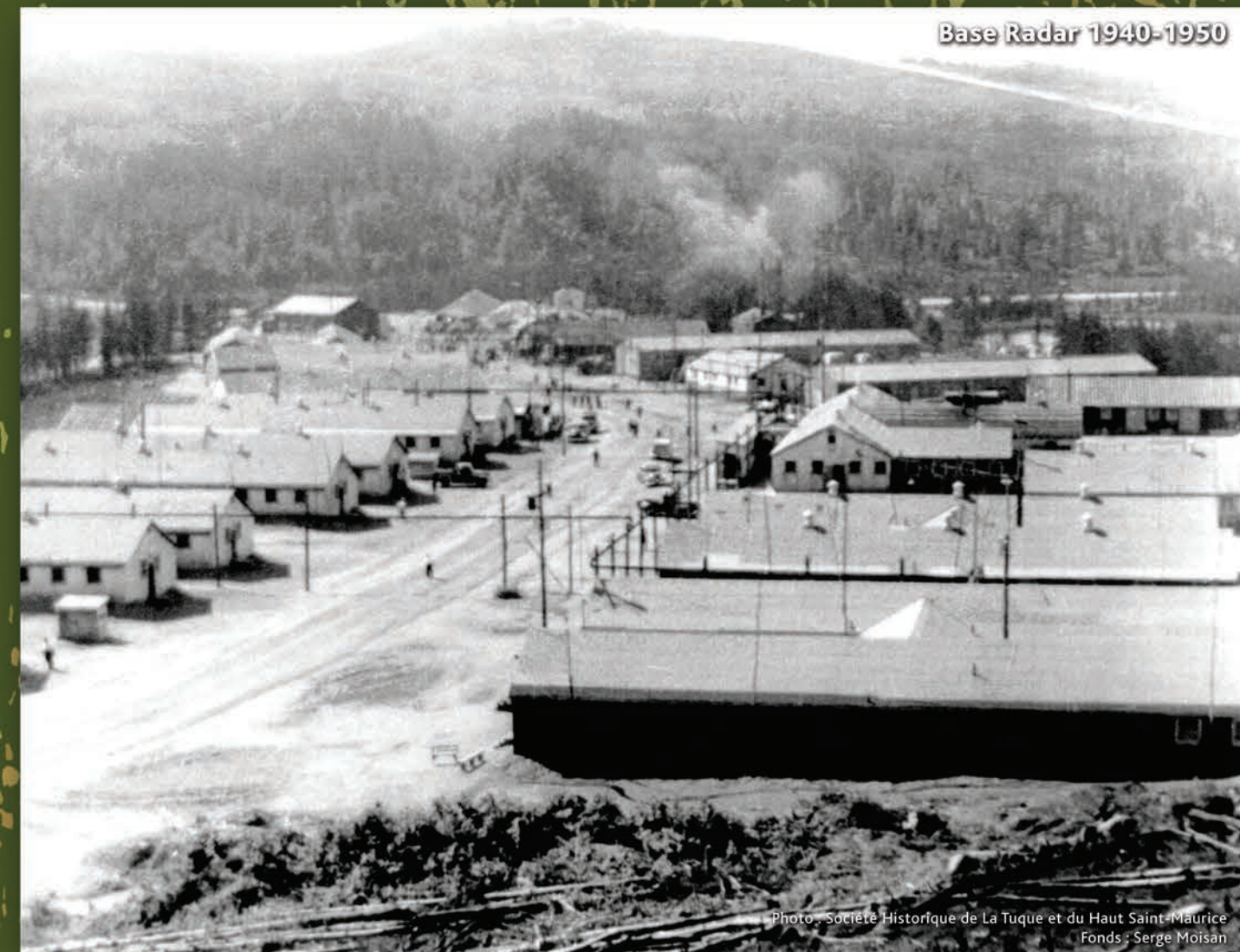
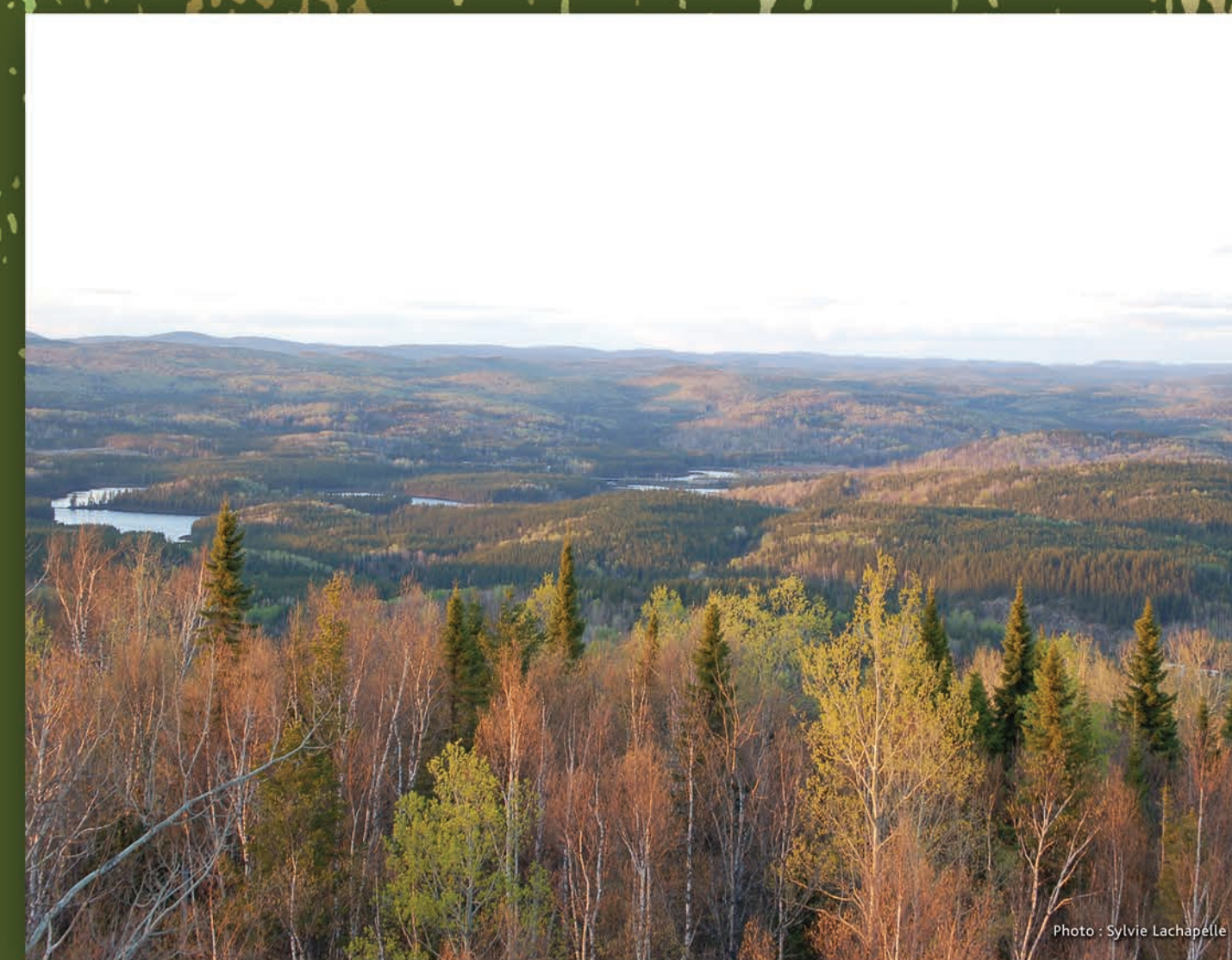
Les deux dépôts de la compagnie de papier canadienne, quartiers généraux de la coupe de bois, servent de camps aux captifs. Les prisonniers travaillent dans la brousse sauvage sous la surveillance constante d'inspecteurs et de deux fonctionnaires de ladite compagnie. Chaque jour, le captif abat son quota de bois et est payé un dollar et vingt cents. Si l'Allemand refuse de travailler, il subit une diminution de nourriture, de pain, d'eau, de viande et sa soupe n'est plus salée.

À la fin de l'année 1944, une tentative d'évasion échoue; plusieurs avions, une douzaine, seraient prêts pour libérer les prisonniers. Le docteur Rivard l'apprend; aussitôt, il entre en contact avec le gouvernement canadien et envoient les preuves à Ottawa. Deux jours plus tard, une unité de camions traverse Clova, les prisonniers à son bord, vers d'autres camps. Quant aux instigateurs de cette fuite : destination inconnue pour interrogatoire!

Clova est devenu célèbre en raison d'un film produit par l'Office national du film (ONF) et grâce au livre éponyme de monsieur Bill Trent intitulé : *Le médecin du Nord* : une épopée à lire et relire ou visionner ou revoir!

Au Canada, plus de 35,000 Allemands seront détenus à travers le pays.

Collaboration spéciale de M. Hervé Tremblay, de La Tuque.



Conception : Ville de La Tuque
Texte : Françoise Bordeleau